

## A PAROLES DE FEMMES, SILENCE D'HOMMES ?

Depuis une dizaine d'années un des plus importants phénomènes sociaux a été sans nul doute la prise de parole croissante des minorités, voire des majorités dominées, remettant ainsi en cause tous les impérialismes à prétention universelle. L'impérialisme mâle n'a pas été ménagé. Les mouvements féministes et dans une plus faible mesure les mouvements homosexuels, ont sabré durement le phallus triomphant depuis plusieurs millénaires.

Mais une chose est frappante : ces prises de parole se détachent sur le fond uniforme d'un silence quasi-total émanant des hommes. Sommes-nous subitement devenus sourds ? De toute façon, nous sommes d'un mutisme affligeant, peut-être inquiétant. Sur ce silence pèse un autre silence curieusement suspect.

Sans nier totalement l'existence des pratiques sexistes, la plupart d'entre nous ne se reconnaissent pas en elles. D'où une tendance massive à les minimiser, voire à les ignorer. Ne les reconnaissant, ni en nous, ni chez les autres, il est fatal que nous n'ayons rien à en dire.

D'autre part, les « paroles de femmes » se sont développées en grande partie sur la base de pratiques militantes et d'actions revendicatives ayant permis une mobilisation et une sensibilisation assez large. Les hommes n'ont jamais eu à mener de luttes spécifiques où se reconnaître. Nous n'existons qu'en négatif, soit comme cible des accusations féministes, soit comme en-dehors irréductible de la féminité. Accusés ou exclus, les hommes restent sans voix, chacun bricole isolément ses défenses. Que dire de tant de silence ?

*La parole froide du chef*

Ce n'est pas pour autant que les hommes ont cessé leurs doctes bavardages. Pour parler, nous parlons, comme jamais et de tout, des mouvements féministes, de la libération sexuelle, des justes revendications des minorités, de la lutte anti-impérialiste, de notre homosexualité (latente bien évidemment...), de notre érotisme, voire de notre revendication à la pornographie, de la prostitution, du désir, du plaisir, de l'amour (sans majuscule, décidément c'est l'automne des universaux), de l'égalité des sexes, plus rarement de celle des salaires, et dans la stricte intimité du partage des tâches ménagères... Quand nous sommes en confiance (je veux dire entre hommes) les « excès » du féminisme, les fruits de la drague et le maquignonage ordinaire (déshabiller, peser, soupeser...) sont toujours d'actualité.

Mais nous, où sommes-nous dans ce discours pré-codé ? Quelque part sans doute, mais où ? L'Homme parle, et je parle ici encore, d'un en-dehors, d'un extérieur, désengagé, désimpliqué. Comme si nous ne connaissions pas, ou plus, l'usage de la première personne, nous-mêmes, « je ». « Je » ne peut se dire, sauf en clin d'œil sous forme de « jeu ». Et si ce « Je » était mutique à force de contrainte sur lui-même, de peur, d'incertitude, tout cela inavouable ?

Pour faire face aux menaces de ses sables mouvants, l'homme siège sur le mirador de sa suffisance. Et pour masquer son trouble, de là-haut, de tout là-haut, au-dessus de la mêlée et des partis-pris, les mains propres, il pérore, dans le général de l'abstraction et de l'universel. Chacune de ses paroles est un message au monde, il sait, il voit clair, il énonce. Sous les lambris dorés des salons ou dans le deux-pièces-cuisine d'un 14<sup>e</sup> étage, du haut du balcon de la place Saint-Pierre ou tassé derrière son volant, l'Homme énonce. Seule l'orchestration et les nuances dans l'argumentation diffèrent, l'intention reste la même. Voir de haut, éviter le vulgaire (c'est-à-dire le concret) et le mélo (surtout ne pas se laisser « envahir » par l'émotion), mais aussi, quoi qu'il arrive, garder la parole, le pouvoir monopolisant de la parole.

*Une rare capacité d'encaissement*

Face aux mouvements féministes, dont chacun a reçu au moins quelques échos, si ce n'est quelques gifles... les hommes dans leur immense majorité restent muets. Certains « s'intéressent, s'interrogent, analysent... le phénomène en question, évaluent les divergences, précisent les errements, mesurent les impacts, enregistrent les remises en cause »... Mais notre regard est apparemment aussi neutre, objectif, impartial, froid (tirant sur le polaire...) que lorsque nous débattons du cours de la pomme de terre en Moselle à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Le même souci de scientificité, la même distinction pour fuir la polémique. Ça nous laisse de glace. Nous en discutons de tête à tête,

gentiment, parfois savamment, mais de très loin comme si en aucune façon une partie de notre vie n'était en jeu là-dedans. C'est aussi excitant, intellectuellement bien sûr, qu'une révolte en Patagonie, mais guère plus impliquant.

« De quel droit puis-je écrire " les hommes ceci les mâles cela, nous... ". C'est vrai j'ai tort, on parle toujours avec excès et force réduction des autres. Il n'est ici question que de moi.

Quand j'emploie, abusivement, ces collectifs, convenons qu'il s'agit de mes perceptions, de la façon partielle et partielle dont je saisis les commandes sociales adressées aux hommes, les rôles dans lesquels nous semblons nous complaire ou que nous nous efforçons de tenir avec plus ou moins de conviction et de mauvaise conscience, les pratiques visibles ou secrètes que j'ai repérées en moi et chez mes " confrères ". Le tout retraduit par mes obsessions, ma hargne et mes interrogations face à l'opaque marais masculin.

Je m'efforce de parler à mes pairs moins pour me déculpabiliser que pour les provoquer moins pour séduire que pour leur botter un peu le cul. Mâle Prétention ! »

### *Seul le silence est grand*

Face aux prises de parole des femmes, les hommes opposent un grand silence. Stratégie du mépris, stratégie de la peur ? Y a-t-il même suffisamment de conscience pour parler de stratégie ? Innocente ignorance ? Simple réflexe de survie, tel l'animal menacé par plus puissant et qui se fait cadavre ? Mais jusqu'où peuvent aller l'inertie, l'indifférence feinte ou réelle ?

Conduite stupide quoiqu'il en soit. Beaucoup s'accordent à reconnaître la juste prise d'autonomie des femmes. Mais alors comment pourront-elles définir de nouvelles places sociales si en face d'elles il n'y a rien. Si ce n'est des partenaires figés dans un statu-quo, des stéréotypes rigides ou une culpabilité d'autant plus perverse qu'elle est le plus souvent inavouée.

Les femmes « féministes » nous foutent la trouille et souvent nous emmerdent. Pourquoi le nier ? Au mieux, ou au pire, certains jouent à assumer leur phallocratisme et en font un nouvel instrument de drague. D'autres pratiquent avec soin l'évitement, en choisissant pour partenaires, des femmes « classiques » ou des objets de plaisir aisément dominables donc éliminables à loisir. C'est pas toujours le pied, mais disons le franchement, ça nous repose du rouleau compresseur féministe.

Le seul problème, c'est qu'au plan « théorique » aucun de nous (excepté Jean Cau peut-être ?) ne s'est résolu à jeter le mouvement féministe aux poubelles de l'histoire. Malgré tout, nous n'arrivons pas à faire comme si ce mouvement n'existait pas. Il aurait même plutôt tendance à s'imposer à nous. Et « sur le fond » nous ne trouvons pas que c'est un mal... mais...

Cependant, voilà le hic (et nunc...), la logique de la progression du

mouvement de libération des femmes implique une mobilisation, une conscientisation et d'importantes évolutions chez les hommes. On ne peut être favorable à l'émancipation féminine et jouer l'attentisme. Ou alors l'hypocrisie est flagrante et on mise sur un prompt étouffement du mouvement. Face à tant de « remous », certains semblent dire de loin et de haut : « Seul le silence est grand ».

Cette situation de blocage présente un autre risque. Elle induit, par la contradiction irréductible entre la dynamique féminine et l'immobilisme des hommes, la constitution de deux ghettos homosexuels. Un merveilleux slogan en dit long à ce propos. « Une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicyclette. » A quoi on rétorquera peut-être un jour « Un homme sans femme, c'est comme un repas sans brouette ». Chacun se retirant derrière sa ligne de sexe, les risques d'affrontement diminueront, c'est évident.

Il ne s'agit pas de dénier le droit à qui que ce soit de choisir un mode de vie homosexuel, même temporaire ou partiel. Bien au contraire, il semble que la mise à jour de nouveaux rapports avec ceux de son sexe soit une des conditions fondamentales au déblocage des relations femme-homme. Les femmes ont déjà trouvé une force vive et une importante capacité de lutte dans l'existence de groupements qui leur sont spécifiques. Les hommes sauront-ils créer des lieux de désapprentissage de la rivalité ou de déculpabilisation ? Ceci dit et jusqu'à preuve du contraire, tout autorise à penser que le compte des rapports femme-homme n'a pas été définitivement réglé. Il est encore au centre des préoccupations de beaucoup. Alors pourquoi tant de prudence ?

### *Idéalisme et connivence masculine*

Un premier élément de réponse est sans doute à chercher dans l'immense connivence masculine à laquelle nous participons tous.

En effet si on les interroge, une grande majorité d'hommes disent ne pas se reconnaître dans les critiques et analyses formulées par les féministes. La dénégation est même le plus souvent massive. On parle de caricature, de schématisation abusive. « Moi, sexiste ? Allons-donc ! » Passons sur le lamento des aspirants-martyrs, qui veulent faire de leurs blessures des stigmates de sainteté.

Les plus virulents sont sans-doute les hommes « féministes », ceux qui se veulent « sensibilisés, conscients ». Ils se donnent tant de mal pour parer leur phallus de chatolements irrésistibles, que c'est faire grande injure à tant de bonne volonté. Nous reparlerons plus loin des sexismes « progressistes ».

Excepté ceux qui font de leur « machisme » une arme de séduction cynique et jouent en toute candeur l'homme-objet à jeter après vidange, la très grande majorité des hommes se veut non-sexiste. L'oppression des

femmes ? Non ils ne connaissent pas, ou si mal... oui bien sûr, à Barbès, ou au fond de la Corrèze. Mais ici et maintenant, si peu, enfin presque... Non vraiment, je ne vois pas bien de quoi vous voulez parler.

Curieusement, les mises en cause féministes soulèvent fort peu d'écho chez les hommes. Tentez d'introduire le sujet. — Tout d'abord, il vous faudra couper court au flot de dissertations et diatribes sur les grandeurs et misères du mouvement féministe. Parler des autres et d'en dehors est un de nos exercices familiers. — Puis après avoir à plusieurs reprises recentré le sujet, vous aurez de la chance si un de vos interlocuteurs comprend que pour une fois on lui demande de parler de lui. Ce que quelques minutes auparavant il était prêt à décortiquer par le menu ou à nommer, voire dénoncer comme vacarme disproportionné, perd soudain toute existence. C'est comme s'il ne s'était jamais rien passé, à l'extérieur et à plus forte raison en lui. Trois lieux communs en forme de boutade : « La femme est l'avenir de l'homme, ha, ha ! », un regard fortement interrogateur, quelques anecdotes : une « pro », l'autre pas (façon « les femmes abusent ») puis le silence béant de la pierre chutant dans un puits sans fond. Enfin, un traditionnel « je ne vois vraiment pas où tu veux en venir ».

C'est bien là où je veux en venir. Le rapport d'exploitation exercé par les hommes sur les femmes est tellement bien ancré, si profondément intériorisé, si largement étendu, si universellement prégnant qu'il échappe le plus souvent à ses bénéficiaires. Pour l'homme ce rapport est fondamentalement dans l'ordre des choses, il est donc « naturel » qu'il ne puisse le voir. C'est-à-dire se voir lui-même en tant que dominant-exploiteur. Aïe !

Notre place sociale réelle nous échappe d'autant plus que notre premier réflexe est le plus souvent de brandir haut et ferme, le fragile sinon misérable alibi de notre vie privée. Passons sur l'étalage mercantile de notre « progressisme quotidien » et de nos généreuses intentions. Nous qui avons tant de fois décrié la réduction personnaliste, le cantonnement dans l'individuel, nous voilà les invoquant à notre profit. Nous qui si souvent rejetons « l'obscurantisme » au nom d'un matérialisme, dur, pur et historique bien évidemment, nous voici acculés à des arguments totalement idéalistes et subjectifs. Nous ne sommes pas oppressifs parce que nous ne voulons pas l'être. Et au cas où l'exposé d'intention ne serait pas suffisant, un autre suivra souvent sur nos options politiques tout aussi pures. Et allez donc ! Avec en prime, l'inévitable... « d'ailleurs tu n'as qu'à demander à... » suit le nom de la femme avec laquelle, depuis un certain nombre de mois ou d'années... Caution finale.

Suffit-il à un homme de faire les courses et la vaisselle, de savoir passer l'aspirateur et laver ses petites culottes, de ne pas être un violeur et de ne pas appeler « poulettes » les femmes qu'il trouve désirables pour échapper à sa condition de mâle-exploiteur ? Non, pas plus qu'un occidental ne peut

échapper à sa condition d'impérialiste. Ce type de rapport se développe ailleurs que dans les intentions, fussent-elles les plus progressistes du monde.

*Domination — Dénégation*

En effet l'exploitation qui s'exerce spécifiquement sur les femmes a des bases matérielles objectives extrêmement fortes et tenaces. Et un des meilleurs moyens de ne pas en tenir compte consiste à en rester aux seuls aspects subjectifs de leur place sociale et à n'envisager leur rapport aux hommes que dans des situations interpersonnelles. A la limite, cette perspective d'approche laisse entendre qu'il suffira d'une lente maturation des consciences et d'une évolution progressive des rapports inter-individuels pour faire disparaître l'inégalité des sexes. On préfère en effet parler d'inégalité, ce qui sous-entend une égalisation possible, plutôt que d'exploitation qui renvoie aux structures fondamentales du système social.

Le mode d'exploitation subi spécifiquement par les femmes a été largement analysé dans le cadre des mouvements de libération féminine. Cette analyse met en cause le système patriarcal générateur de l'assujettissement des femmes au travail domestique gratuit. Cette dépendance économique se répercute sur leur situation de travail salarié. La division du travail entre les sexes qui prend sa source dans la famille et se développe aussi hors d'elle induit une dévalorisation des femmes, leur mise à l'écart du savoir et du pouvoir ainsi que leur exploitation tant matérielle que sexuelle. Cette analyse amplement démontrée ne « passe pas » auprès de la plupart des hommes. Aucun de nous n'accepte l'idée de participer à ces structures d'exploitation, d'où dénégalion.

De plus pour les hommes de « gauche », cette analyse est déviante dans la mesure où sans le nier, elle ne fait pas de l'antagonisme bourgeoisie/prolétariat, le seul antagonisme fondamental. L'essentiel du discours intellectuel, ou militant s'ouvre et se clôture sur la lutte des classes. Au-delà de son contenu, ce thème est aussi devenu technique de pouvoir et toute argumentation qui se développe dans une perspective autre (mais pas forcément contraire) est menacée d'exclusion. A plus forte raison quand elle est avancée par une femme.

Beaucoup d'hommes jouent alors le « non-lieu », ils se veulent hors du champ de l'oppression phallocratique. Ils peuvent ainsi d'autant mieux la minimiser, voire la nier. Et pourtant, même si on accorde quelque crédit aux possibilités de comportements de non-exploitation directe, il n'en demeure pas moins que l'essentiel subsiste. L'existence comme le fonctionnement des structures sociales sont totalement indépendants des bonnes intentions individuelles. Nul ne peut prétendre échapper à leur emprise et à défaut d'exercer à son profit immédiat les ressources qu'elles lui offrent, aucun

homme ne peut prétendre ne pas en bénéficier. Qu'il s'agisse de situations de travail ou de couple, l'homme se trouve institutionnellement, c'est-à-dire indépendamment de son vouloir, dans une position privilégiée et le plus souvent dominante. C'est bien cela que beaucoup d'entre nous cherchent à nier. Une vision mythique et opportunément non-confliktuelle de leur vie privée renforce cette occultation. La plupart des hommes se prennent pour de nouveaux Robinson, bâtissant un micro-univers apaisé, en dénigrant du sommet de leur île la violence oppressive des autres, au loin là-bas...

En nous situant, de façon totalement volontariste, hors de l'oppression phallogratique, nous renforçons un des principaux soutiens de cette domination : la connivence masculine. La forme la plus visible de cette connivence est notre complicité flagrante avec les multiples manifestations de sexisme qui ponctuent le quotidien. Complicité « innocente » le plus souvent. La plupart des hommes ne se reconnaissent pas dans ces pratiques. Ils ne les reconnaissent donc pas autour d'eux. Ils vont parfois jusqu'à les nier ou considèrent que les femmes en rajoutent ou dramatisent.

*Contre attaque : c'est qui le plus méfiant des deux ?*

Pendant longtemps, les hommes ont fui les mises en cause suscitées par le féminisme, soit dans le silence et la dénégation soit dans une culpabilité paralysante. Des échos différents commencent à prendre forme. Mais ils se fondent non sur l'acquis d'une réflexion masculine mais une fois de plus sur l'évolution du mouvement féministe lui-même.

En effet, et par chance, ce mouvement n'a jamais débouché sur la constitution de structures quasi-syndicales de défense des intérêts féminins. Bien au contraire, avec le temps, les courants féministes se sont diversifiés en multipliant les perspectives d'analyses. D'où parfois des conflits qui font le régal de tous ceux qui guettent la moindre dissonance. La réflexion critique sur les différentes positions et pratiques dans le mouvement s'est développée de l'intérieur.

C'est là que certains hommes « féministes » [ceux qui lisent Kate Millet en américain, ont manifesté à Bobigny, défilé sous les banderoles du M.L.A.C. passé trois demi-journées dans une crèche sauvage et qui connaissent déjà dans le détail la prochaine querelle de divan à « La Librairie des Femmes »...], certains de ces « pro-féministes » donc, ont commencé à changer de registre. Après avoir docilement repris et diffusé à leur façon l'orthodoxie féministe, ils retrouvent leurs vieux habits de donneurs de leçon. Rassurons-nous, leurs « justes » critiques ne visent qu'à remettre le mouvement sur une ligne « juste ».

On retrouve là tout d'abord cette tendance classique du détenteur d'autorité à se présenter comme disposant de la « bonne » analyse et de la « juste »